

DÉSIR DES AILLEURS

Antoine Bargel

Jusqu'à neuf, c'est O.K., tu es *in*, après quoi, tu es K.O., tu es *out*.

Serge Gainsbourg, *Qui est in qui est out*

Car on ne pense pas à soi, on ne pense qu'à sortir de soi.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

OUI : QUOI ?
SOLDAT ou PÈRE
ANTOINE ! ANTOINE !
MOI CESTE
MORDEZ TROP
TIC-TAC
 LUISAIT

OUT

J'ai retrouvé il y a peu, par hasard, en fouillant (pour une toute autre raison qui n'a pas d'importance ici) dans les archives de ma première jeunesse, ces textes étranges.

Écrits entre ma dix-huitième et ma vingtième année, ce sont des récits de rêves : notés à la hâte dans la torpeur du réveil, je m'en souviens, ils sont vrais dans les moindres détails.

Quoique d'un point de vue littéraire ils m'apparaissent aujourd'hui très limités – presque inexistants, précisément d'être à tel point réels, indiscutables, hors d'atteinte de tout choix ou commentaire esthétique – je n'y ai rien changé. Quel sens y aurait-il, des années plus tard, à tenter de les réécrire ? Je préfère les livrer tels quels au lecteur qui, s'il sait s'y pencher comme sur le simple reflet, dans l'eau d'un lac, d'un visage familier, y pourra trouver peut-être quelque agrément – ou au moins quelque intérêt documentaire.

Saint-Saturnin-sur-Loire, le 9 avril 2009

Le Retour des Anges

Il est assis sur le mur, les jambes pendantes. Les coudes sur les genoux, les joues dans les mains, le regard sur l'horizon. Entièrement immobile. Seules ses boucles blondes s'agitent dans la brise.

Je m'arrête et l'observe un instant, en retrait. Et si c'était un ange ? Si ces petites mains d'enfants étaient les mêmes qu'autrefois ?

Se joindront-elles encore en prière, ces mains potelées ? Ou se crispent-elles sur une poignée de terre, alors qu'un flot de sang s'écoule d'un crâne brisé ?

Je m'éloigne. Quelle part ai-je ici ? Il est loin le temps de ma foi. Je n'ai plus que cette douleur entre les côtes qui s'installe et me chasse peu à peu.

Ici, sous cet arbre, OUI.

Le ciel s'entrouvre lentement. Une plaie se forme dont les lèvres happent d'abord l'arbre et ses feuilles, puis mon corps. Me voilà seul.

Le ciel se referme.

Tout est dit.

Ma nouvelle liberté est d'abord difficile à lire. Autour de moi seules quelques pierres éparses. Poussière sans nul souvenir d'herbe.

Je ressens une profonde envie de disparaître entièrement, mais je ne crois pas qu'il soit possible de m'éteindre davantage.

Il faut attendre. Mais quoi ?

Quelque chose a commencé mais je ne sais pas encore QUOI.

La rouille d'éternité qui recouvrait les pierres peu à peu se craquelle, s'écaille sous l'effet d'une mystérieuse vibration. Je ressens leur présence d'une toute autre manière, comme si une aspiration secrète les emplissait : si une attente se formait entre elles, densifiant l'espace.

Je crois qu'elles tracent un dessin sur le sol. Son sens m'échappe encore. C'est une boucle. Ou un ventre.

Maintenant l'attente est faite. Elle flotte au-dessus de l'alpha – je le nomme *comme ça*. Un vent sec soulève des serpents de poussière qui fouettent l'air et viennent s'y coller, la veinent d'un marbré plastique.

L'air porte un parfum d'orage très prononcé.

On ne distingue plus rien de l'attente initiale. C'est devenu une sorte d'obscur machine dure qui luit de rougeurs internes. Il est hors de doute désormais qu'une création est en cours dans laquelle je vais avoir un rôle à jouer. Mais lequel ?

Tout a changé ici. Les pierres ont disparu. La terre semble aussi vierge que si elles n'avaient jamais été là. La machine qui d'abord avait gonflé, étendant ses bulbes de toutes parts, n'est plus qu'un grain noir minuscule. Plus un souffle d'air. Seul le silence pèse.

Le ciel là-haut porte une balafre d'un bleu sombre.

Je sais enfin le sens de tout cela. Sur le sol, nu, repose un bébé. C'est moi. J'ai crié un peu, au début, et pleuré, mais je repose maintenant avec délectation. La poussière est douce et chaude sous mon ventre. J'ai deux petites jambes dodues et roses, deux bras dont l'un est replié sous ma tête. Mes petits doigts surtout font mes délices, ils sont si fragiles encore, si minuscules et déjà ils s'agitent, caressent l'air, pressentant un monde à toucher et à saisir. Une multitude de choses de toutes formes, avec chacune une sensation distincte, un poids, un goût peut-être il faudra que j'essaie.

Cela n'a rien à voir avec ce que je connaissais avant. C'est comme si tout avait un sens, paisible, attendant de se révéler à son heure.

Je grandis vite. Il y a en fait tout près d'ici, un petit ruisseau. Je peux y aller en agrippant la poussière avec mes mains et en bougeant mes genoux l'un après l'autre. Il y a des buissons avec des petites boules rouges délicieuses et beaucoup d'autres choses que je découvre, même si d'une certaine façon il me semble que je les connais déjà. C'est comme s'il me fallait me ressouvenir de tout. Ce n'est pas difficile.

Je me suis assis sur un mur. Mes jambes pendent dans le vide. J'ai posé ma tête dans mes mains et je ne bouge pas. J'accepte la caresse du vent qui agite mes cheveux.

Au loin, près de l'horizon, le ciel porte une balafre bleue, comme une cicatrice. Là-bas, sur ma gauche, un homme m'observe. Il a l'air malade.

C'est pour lui que je suis là.

Cercles

Les deux mains du SOLDAT étaient jointes dans le dos par une boucle de métal, qu'une chaîne reliait à un bloc de pierre massif. C'était le troisième jour depuis le départ des autres soldats. Il avait eu tout le temps d'inspecter un à un les épais maillons, ainsi que l'anneau qui les continuait dans le roc : pas un défaut. Il avait scruté la poussière et les touffes d'herbe sèche autant que le lui permettait son entrave : rien, que de la poussière et de l'herbe sèche. Il avait hurlé à cracher gorge et poumons : pas un écho. Pas un espoir.

De tous côtés, mis à part un petit bois non loin, la plaine déserte s'étendait jusqu'à l'horizon, balayée de nuages de poussière tourbillonnants. Il n'y avait que ce petit bois qui aurait pu receler un salut. Des voyageurs, cachés jusque là, pouvaient en surgir à tout moment. Peut-être des habitations se trouvaient-elles de l'autre côté ?

Ainsi le soldat, tendant sa chaîne à l'extrême, s'en approchait autant qu'il lui était possible et scrutait les ombres variables des arbres. Par deux fois, elles lui avaient semblé se diriger vers lui, quand elles ne faisaient que s'allonger sous le souffle incandescent du soleil. Puis, bien qu'il sache que c'était impossible, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer que quelqu'un arrivait du désert : un frisson le traversait alors et il s'empressait de faire le tour de son domaine, en se forçant

pourtant à marcher lentement, afin de ne pas gaspiller cette sueur qui se faisait de plus en plus rare dans ses reins.

Ce matin du troisième jour, commença son délire.

Sur le sable de la piste, les sabots des chevaux font un murmure crissant, à chaque coup sourd qu'ils assènent au rythme de leur galop. Sur chaque croupe se tend un chausson de ballerine, avec des rubans qui s'enroulent autour du fin mollet d'une enfant dont l'autre petit pied pointe le ciel factice du chapiteau. Elles sont sept vierges blanches à tourner, parmi les flonflons de l'orchestre, autour du soldat juste à terre. Mira, Luna, Eva; Pilar; Vita, Leta, Pena.

MIRA: *Tu connaîtras le sort des traîtres.* – La Révolution vaincra ! Tu t'opposes au bonheur de ton peuple, dès que tu convoites pour toi-même les richesses qui sont de la Terre et non des hommes. Dans ton œil a brillé la convoitise de l'argent, et voici que ton œil s'assèche, voici que le soleil y boit et te reprend ce que tu as voulu dérober. Tu mourras comme un chien et pourras là où la mort t'aura saisi.

LUNA: *As-tu oublié ton enfance ?* – Souviens-toi de ce temps sans mémoire, revois maintenant tes jeux, tes imaginations. Tu croyais que tu étais un prince, que tes parents étaient des serviteurs du roi qui avaient pour mission de te garder en secret, mais qu'un jour viendrait où tu reprendrais ta place. Te souviens-tu de ton amour caché ?

EVA: *Tu emplissait mon ventre.* – Et c'était bon de te sentir à l'intérieur de moi, partageant ma chaleur. Je te sentais entre mes hanches, tu bougeais, tu jouais avec moi et j'étais prise toute entière. Je croisais mes jambes et tu t'endormais, te recroquevillais et je te sentais vivre, battre le rythme calme de ton repos. Ah, comme tu te réveillais !

PILAR: *Je ne te dirai rien. Mon chant est de ceux qui se taisent (mon amour est muet) Sache seulement que je viendrai.*

VITA: *Tu m'as quittée pour une autre.* – Je t'ai pourtant partagé tant que j'ai pu. Mais tout semblait pour toi si différent. Ton monde, tu as voulu le changer : n'as-tu jamais pensé que si tu m'oubliais, je ne serais plus rien ? Il fait noir ici. Je suis toute seule. J'aurais dû m'en aller.

LETA: *Tu me fais peur.* – J'ai toujours su que nous nous croiserions. Par deux fois nous nous rencontrerons. J'ai toujours su aussi que ça ne durerait pas. C'est étrange, que ces instants à venir soient si courts mais semblent si importants pour nous deux. Est-ce que tu sais déjà ce qui doit arriver ? Tu me le dirais, n'est-ce pas ? J'ai si peur.

PENA: *Après tout, qu'importe ?* – J'ai tant à faire et rien ne m'attire plus qu'autre chose, maintenant. On verra plus tard. Oh, j'aurais suivi aussi, quiconque aurait bien voulu m'enseigner. Mais il n'est pas venu, celui qui m'aurait parlé, alors... Tant pis, je ne ferai rien, pas aujourd'hui en tout cas. Je jouerai avec mon petit couteau.

Leurs visages se détournent et s'engouffrent dans la crinière qui les emporte, l'une après l'autre, dans les coulisses.

Le soleil au zénith, les ombres sarcastiques disparaissaient au coin du petit bois. Le soldat était assis, hagard, le regard tombant dans la poussière entre ses jambes. Soudain, six femmes se tenaient devant lui. C'était totalement impossible. Personne n'aurait pu arriver à pied jusqu'à ce coin de désert. Il aurait vu quiconque approcher à des kilomètres à la ronde. Non, ce n'était pas vrai.

Elles se sont agenouillées autour de lui. Elles étaient nues. Il dévorait leurs corps du regard, abasourdi, obnubilé en même temps par cette vision irréaliste et multiple.

Sans paraître voir ses regards, elles s'approchèrent. L'une d'entre elles s'assit derrière lui et le fit s'allonger contre elle. Les mains meurtries par la chaîne se logèrent contre la chair lisse des cuisses. Les autres lui ôtèrent ses vêtements, déchirant la chemise et la jetant au loin. Elles commencèrent à le caresser.

La plus jeune d'entre elles étala sa chevelure blonde sur son ventre et la frotta doucement contre sa peau desséchée. Une autre lui massait les tempes. Une embrassait son torse et ses épaules de petits baisers frais. Une passait sa langue sur ses lèvres, sur son nez, humidifiait ses yeux de salive. La dernière s'était saisie de son sexe et l'avait mis dans son ventre, s'agitait. Ce fut comme de n'exister plus tant les plaisirs se cumulaient.

Quand sa jouissance fut accomplie, il lui sembla se réveiller.

Alors la jeune fille aux cheveux blonds se dirigea vers son entrejambe et, à l'aide d'un petit couteau luisant, commença de découper sa peau. De la première entaille au bas du ventre elle remonta jusqu'au menton, puis à travers le visage, tandis que ses compagnes écartaient à mesure les deux pans d'épiderme ainsi formés.

Elles le dévêtirent de sa peau, laissant briller sa chair au soleil, intime.

Puis elles ôtèrent un à un ses muscles d'abord, ses organes ensuite. Les soupesèrent à pleines mains pour faire le partage. Les avalèrent avec délectation.

Il se sentait diminuer d'autant, peu à peu. L'une après l'autre, chaque partie de son corps devenait étrangère et il refluit en lui-même, se résumait à l'essentiel.

Il ne resta bientôt plus de lui que les os qui demeurèrent au sol dans leur agencement minutieux.

Il se sentait austère et très minéral.

Il reprit conscience un instant. Il entendait une musique dans le vent. C'était tout à fait impossible.

Puis vint Pilar. Son visage lisse et vide semblait un masque blanc. Rien n'indiquait que ce fut la petite fille sur son cheval, cette femme au corps entourbillonné de voiles. Cependant, c'était Pilar.

Elle se tint devant lui, verticale comme un mystère. Son corps sans poids flottait dans l'air, les pieds à peine posés au sol. Ce n'était pas la mort, pas encore. Elle était juste là pour qu'il la voie, en silence. Il n'y avait pas de raison à cela. Il était écrit qu'il la verrait.

Pilar.

Le soleil, au loin, se cacha derrière le petit bois d'arbres secs. Leur ombre sembla un instant parvenir jusqu'à lui.

Alors vint Leta, tenant pour lui la mort par la main. Il l'embrassa.

Un clameur effroyable s'élève, lorsque la corne lui pénètre le ventre. Le taureau s'acharne dans ses entrailles alors qu'étalé au sol il se replie sur lui-même. L'orchestre s'est tu. Seul le sable chauffé à blanc sonne sous les sabots rageurs, emplit l'air de tourbillons poudreux. Il ne semble pas voir son quadrille harceler l'animal. Son regard figé désigne la palissade qui entoure l'arène.

Là-bas, étendue sur un lit, tenant les couvertures de ses petites mains blanches, sa femme lui cloue ses yeux dans le ventre et s'écrie: « Mon Dieu ! Tu vas mourir ? » d'une petite voix tressautante.

Subitement, la corne glisse hors de son ventre.

Brûlure interne il se vide, en se vidant il aperçoit, au loin, le taureau roux devenu blanc bondir¹, sa corne rouge se dresser vers le ciel.

Quand il se réveilla il faisait noir. Il ne remarqua pas tout d'abord la lune énorme et rousse. Ce n'est que lorsqu'elle commença de s'éclaircir, en un mince et courbe filet de blancheur, qu'il réalisa qu'elle sortait d'éclipse.

Autour de lui la plaine était morte. Demain serait le quatrième jour.

¹ Devant l'unique arcade d'une ruine à travers laquelle on voit une pleine lune, mais ce détail trop cliché, pourtant vrai, me gêne.

d'une nuit d'avril

Les hommes du village chassaient. Alignés à bonne distance les uns des autres, ils progressaient à travers champs à pas lents et pesés. J'accompagnais mon PÈRE.

Nous marchions au flanc d'une colline. La forêt sombre et touffue s'élevait au-dessus de nous, tandis qu'en contrebas s'étendaient à perte de vue les champs dorés ou verts. Le chaud soleil de septembre buvait aux tempes des hommes, étirait la langue des chiens. Les canons noirs des fusils brillaient.

Nous avions pris un peu d'avance. Mon père aimait marcher parmi les premiers. Aussi, parvenus à un chemin rocailleux qui séparait le champ d'herbe rase et fauchée d'où nous venions d'un champ d'herbe haute et dense, nous nous arrê tâmes un instant pour attendre les autres.

Mon père me dit de garder l'œil ouvert et s'éloigna vers les autres chasseurs. Au même instant je vis un renard sortir des herbes hautes et s'enfuir à toute allure. Le temps que je prévienne mon père, un de nos chiens avait déjà pris le renard en chasse. Au lieu de tirer, les hommes préférèrent observer la poursuite en se poussant du coude, rigolards.

Le chien, un grand lévrier au poil blond, gagna vite du terrain et, sans que le renard paraisse même se défendre, ferma sa gueule sur son cou. Je crus d'abord que le renard était mort, la veine carotide tranchée par les crocs acérés du chien,

mais à ma grande surprise ce dernier desserra sa prise, assez pour que le renard fasse quelques pas – mais toujours pas mine de résister – puis la referma de nouveau, mâchonnant le cou du renard soumis.

Cela dura quelques minutes. Le chien gardait le renard sous son contrôle sans le tuer. Les hommes semblaient trouver cela naturel.

Puis le bourgmestre, un gros homme aux joues rouges, arriva essoufflé, nous appelant en renfort. Les autres hommes avaient débusqué toute une meute de loups. Mon père siffla le chien qui égorgea immédiatement le renard d'un coup sec et courut vers nous.

Je ne saurais précisément expliquer pourquoi, mais je fus pris à ce moment d'une fureur comme surnaturelle, d'une haine farouche contre chacun de ces hommes et particulièrement contre le bourgmestre. Je me mis à crier de toute ma jeune voix : « Salauds !.....(j'oublie ce que je criai, c'est confus, incertain, jusqu'au).....vous ne me laissez même pas porter un fusil ! » final, qui ne me paraît pas très cohérent avec l'indignation que je me suppose.

Quoi qu'il en soit, le fait est que je les quittai immédiatement et m'enfonçai dans la forêt, résolu à y marcher sans manger aussi longtemps que je pourrais.

Je n'ai aucun souvenir de ce qui advint dans la forêt. Seules quelques images végétales persistent en ma mémoire, de feuilles et de branchages et de jeux de lumières parmi eux.

Plusieurs jours avaient passé lorsque j'entrai dans le pavillon de chasse qui se trouve au fond du jardin de l'ambassade de ... à Prague. Je n'avais toujours rien mangé.

Quelque peu hagard, je me faufilai entre les tables où les invités, dont mes parents faisaient partie, célébraient le Nouvel An. Le silence se faisait à mon approche. La joie retombait. Les verres cessaient de s'entrechoquer et d'être portés à des lèvres grasses de rouge, les corsages des dames cessaient de s'entrebâiller, les mains des messieurs se faisaient paresseuses. On se taisait.

Mes parents, devant qui je passai, ne firent pas exception.

Je commençais à ressentir une légère gêne, malgré mon détachement, aussi je fus soulagé de trouver deux de mes amis attablés ensemble dans un coin. Je me saisis immédiatement du joint qu'ils fumaient et m'emplis les poumons. Je me souviens d'un long moment de détente.

La nuit avait changé d'apparence. J'étais sorti à l'air libre un instant, où un bar taillé dans la glace m'avait offert ses derniers verres de vodka. Lorsque je rentrai, on avait poussé les tables contre les murs. Quelques couples dansaient. D'autres romançaient au son de musiques lentes.

Seule, le visage caché d'un loup du même bleu sombre que sa robe, les cheveux blonds dansant déjà, je vis une femme assise et m'approchai d'elle aussitôt, sans réfléchir. Le temps que je réalise que j'étais sale, pieds nus, affamé et peut-être ivre, elle me regardait déjà, nullement effrayée, dans l'expectative.

Je m'inclinai :

- Madame, puis-je vous inviter à danser ?

- Avec plaisir, Monsieur.

Elle se leva, pris mon bras et je la menai parmi les danseurs. Nous ébauchâmes une valse. Les gens nous regardaient de travers, sans doute parce que dans mon accoutrement je dansais avec l'ambassadrice. Mais je n'apprendrais ce détail que le lendemain. Pour l'heure ignorant des circonstances, je m'appliquais à soutenir sa taille au creux de mon bras, à tenir sa main délicate, à contenir le feu que ses yeux allumaient dans les miens.

- Pardonnez-moi, je suis un piètre danseur, c'est que je vous ai vue si belle que je n'ai pu...

- Vous dansez à merveille, n'ayez pas d'inquiétude. Il conviendrait cependant de me dire votre nom ?

Malheur ! J'avais bel et bien oublié mon nom ! J'eus beau me creuser la tête, pas moyen de m'en souvenir. Cependant, apercevant mes parents dans un coin, je conçus une échappatoire.

- Le nom de mon père est... – voulus-je dire mais je m'arrêtai net, constatant que ne sortait de ma gorge qu'un grognement hargneux et rauque.

Alors ma cavalière tomba à quatre pattes et me poursuivit à travers les champs d'herbe sèche et de poussière, sous le regard amusé de mon père, en aboyant féroce. Je courus aussi vite que je pus mais elle me rattrapa bientôt et referma sa gueule sur mon cou.

Je sentis ses crocs frôler ma carotide, puis elle desserra sa prise et me regarda tendrement.

Le jardin de Prague

Nous venions de faire l'amour. P. était dans la salle de bain. J'entendais l'eau de la douche cascader.

La lumière du matin gonflait de rayons d'or la tenture noire clouée sur la fenêtre. Certains s'immisçaient par un pli. Leur ombre alors soulevait l'air devant mes yeux.

Le ventilateur balayait la sueur sur ma peau en petits frissons froids réguliers. Je me réfugiai sous le drap et le couvre-lit pesant bienfaisant.

Dans la rue, une voix d'enfant appelait mon prénom : « ANTOINE ! ANTOINE ! »

La couverture disait bien *Le Jardin de Prague*. Autour de moi la librairie fumait des cigarettes et des cafés des lettrés de Porto. Mon dos touchait la rampe de l'escalier de bois rouge, à double hélice qui se prolongeait dans les courbes du violoncelle opalin peint au vitrail en surplomb.

Je rouvris l'ouvrage relié de cuir brun où ma main s'était posée. Après la page blanche jaunie de fines rides s'étalait la structure plane qui répétait le titre, avec en dessous la mention "Cercle International d'Hykothymologie" et plus bas la date, 1939.

Au hasard, dans le second quart du livre. P. était assis déjà, tournant le dos à la place et à la fontaine où la jeune femme trempait son regard. J'observais. Elle

hésitait à nous rejoindre, comme si nous n'avions tous les trois prévu de nous retrouver là à cette heure.

J'étais debout. J'arrangeais les chaises à son intention. D'abord de façon à ce qu'elle nous fît face à tous deux, puis comme cela ne semblait pas la satisfaire, comme elle ne venait pas, en lui réservant le meilleur siège avec autant d'égards. J'hésitais. Elle hésitait.

Il me semblait, je sentais au plus profond de moi-même que seul le déroulement ininterrompu des mots dans mon crâne préservait l'instant de se dissoudre dans le néant des rêves oubliés. J'avais conscience à la fois du risque que s'interrompe le flot du texte mien en moi et de son inéluctabilité foncière. Le mouvement de mon écriture mentale me dépassait absolument. Cependant dominait un sentiment de fragilité qui faisait mon âme se suspendre au fil des mots.

Elle hésitait. Elle croyait que c'était trop cher de s'asseoir à cette terrasse de café et mes mouvements de chaise étaient pour la convaincre qu'il n'en était rien. Je connaissais son amour pour P. et m'étonnais m'émervillais de cette pudeur subite et apparemment financière qui la retenait dans sa solitude.

Je refermai le livre un moment – la musique changeait. La complainte du violoncelle s'alanguissait à mesure que diminuait la lumière du soir – puis le rouvris une troisième fois et me plongeai à nouveau dans la lecture.

Allant pour sortir, j'aperçus en contrebas, à demi cachée par l'embrasement de la porte, une femme échevelée qui levait par-dessus sa tête un couteau de boucher à large lame, que l'on appelle feuille, ou fendoir ou hache selon les régions, prête à l'abattre sur quelqu'un dont on ne voyait que les mains, qui l'agrippaient. Faisant un pas sur le perron de pierre grise, je les vis pleinement, et l'homme dont les mains enlevèrent la furie avec facilité, sans qu'elle touchât le sol ni que la feuille tombât il l'envola dans ses bras et tous deux disparurent par une porte étroite.

Je descendis les marches et atterris sur les pavés du trottoir. Le livre, *Le Jardin de Prague*, était dans mon sac sans que je pusse me souvenir l'avoir acheté. Une absence de mémoire, comme une absence de fait jusqu'à cette réalité du livre qui était mien. La rue grise, les murs gris bifurquaient vers la droite en une pente facile à suivre. En bas, la place était paisible, la fontaine inchangée. En face de moi, à la même table, étaient assis P. et son père. Le père de P. était peintre, je connaissais ses parcours mystiques, son œuvre protéiforme. Je sortis le livre de mon sac et le lui tendis par-dessus la table, en lui demandant s'il connaissait *Le Jardin de Prague*. Il blêmit. Comparé à son chuchotement grave, le ton avec lequel j'avais posé ma question était celui d'un jeune con arrogant, qui parle fort de ce qu'il ne connaît pas.

- Où as-tu trouvé cela ?

Il savait apparemment de quoi il s'agissait, mais retournait l'ouvrage entre ses mains, incrédule. Je ne savais que répondre. J'aurais voulu parler de ce rêve

que j'avais eu, des années auparavant. De ce recueil de partitions vu dans un magasin et que dans mon sommeil j'ouvrais, découvrais des pages d'une musique fulgurante semblable à nulle autre par les siècles des siècles précédents. Mais j'avais tout oublié des notes au réveil. A mon intense désespoir, il ne me restait de ce génie inaccessible qu'un souvenir que je n'aurais su expliquer.

Je rentrais chez moi par une galerie marchande au sol de faux marbre blanc veiné de gris. Tous les magasins étaient fermés. Il n'y avait affalés dans les coins sales, ou debout par groupes discutant, que des hommes à l'aspect de fous ou de clochards qui me dévisageaient juste assez pour me rendre nerveux. Sur ma gauche cheminait un hirsute barbu à la voix éraillée qui clamait : «*Additum fabulae est. eosdem dracone, e pulvino se proferente, conterritos refugisse.*» Ce qui veut dire, il paraît : « On ajouta que les meurtriers s'étaient enfuis, effrayés à la vue d'un serpent qui s'élança de son oreiller. »

J'approchais de la porte qu'irradiait la lumière blanche de la rue. Je voyais mon corps en-dehors de moi. Quelques pas en avance, il oscillait et tanguait autour d'une ligne imaginaire. MOI suivait.

J'entendais, venant de loin, les voix de deux femmes qui parlaient d'un voyage, accompli par un autre à la recherche d'un nouveau paradis artificiel, dont la clef était détenue seulement par les sorciers de ces tribus indiennes qui habitaient une terre reculée faite d'arbres au bord d'un fleuve bouillant de couleurs arides.

Mon corps progressait toujours, hors de mon contrôle, jusqu'à ce que l'épaule droite heurte violemment le chambranle de la porte et qu'il disparaisse au-delà en une chute muette.

M'étant rejoint, dehors à ma surprise il faisait nuit. Un feu brûlait dans un bidon noir, un groupe de gens assemblé autour. Sur les murs des affiches mi-noires mi-rouges annonçaient une pièce de théâtre intitulée *La Révolution*. Le spectacle venait de s'achever. Le public sortait par une porte de métal sombre et s'amassait sur les côtés, en attente. Puis l'Auteur parut : petit, les lunettes rondes parant un visage mâché de douleurs pâles, d'où jaillissaient les yeux luisants des reflets du feu. Il me reconnut et s'écria : « Va au diable ! » alors que je m'éloignais déjà, incapable d'interrompre mes pas.

Sur un terrain vague, parsemé de paille sèche mêlée de terre, couraient un homme et une femme dont les chaussures de sport étaient en flammes. En voix OFF d'informations télévisées :

La multiplication de ces courses-suicide est une source d'inquiétude croissante pour les autorités. Des groupes d'individus imprévisibles se réunissent en l'absence apparente d'organisation pour des courses chaotiques et mortelles à travers la ville.

Je contournai le terrain vague par la gauche, longeant une route déserte.

Hier un homme est mort après des heures d'une poursuite incontrôlable par deux cent femmes en furie. En l'attente du diagnostic des experts gouvernementaux, il semble que la cause du décès ait été l'épuisement.

Allongé sur un tapis de laine blanche, au-dessus de ma tête un chat noir ronronnait des yeux. Derrière lui mon regard se prolongeait jusqu'aux yeux bleus de P.

Je jouais en mon esprit une mélodie en octaves qui tournait autour du *la* bémol. En mon esprit ma main confondait le clavier d'un piano et le chat – je jouais pour ainsi dire à l'intérieur du chat. La mélodie *était* le chat et s'interrompit un instant – j'interrompis la mélodie car j'avais oublié la suite qui *était* la mère de P.

- Je suis désolé que ta mère sois morte, lui dis-je, mais il ne se souvenait pas non plus des notes de sa mère morte.

Alors me saisit une douleur au talon, insoutenable, je me tordais sur moi-même et hurlais, me débattais sans que la douleur – CESSÉ enfin, je me réveillai – mon chat me mordait le pied comme souvent au matin – sous le couvre-lit pesant bienfaisant.

Je refermai le livre et le reposai.

IN/OUT

Ma première fois

Le dortoir, où d'habitude dormaient ma sœur, mon frère, ma cousine et moi, était désert. La haute fenêtre blanche, devant laquelle le long coffre à jouets blanc faisait une marche où il était interdit de monter, lorsqu'elle était ouverte, de peur de tomber, était fermée. Le parquet brun reflétait la lueur d'une bougie posée sur la cheminée au manteau de pierre grise, d'où pendait un napperon de dentelle jaunie. Les lits étaient faits, bordés au carré, bien serré, les rectangles de drap blanc repliés sur les couvertures aux couleurs automnales : vert, jaune, beige et le rose du grand lit double de princesse. Tous étaient plats : aucun corps n'enflait aucune forme de sarcophage.

Une jeune fille rousse entra, une croix dorée autour du cou, assise dans un fauteuil roulant. Je la poussais, une main sur la poignée de caoutchouc noir du fauteuil, l'autre posée dans ses cheveux, sur son épaule. Je ne la connaissais pas, mais elle avait l'air de bien m'aimer : de temps en temps, elle inclinait la tête pour me caresser la main de sa joue froide, blanche et douce. Je n'osais pas répondre. Dans le fauteuil du coin, entre la cheminée et la fenêtre, un vieil homme à barbiche pointue nous regardait d'un œil méchant.

Se libérant, elle fit pivoter son fauteuil pour me faire face, se laissa rouler doucement en arrière, vers la fenêtre. Le vieil homme alors me fixa droit dans les yeux, de manière à ce que je ne pusse plus détourner le regard. Il savait !

Que je voulais la prendre dans mes bras, la déposer sur le lit de princesse, la déshabiller lentement avec son aide, qu'elle sourirait impuissante lorsque je soulèverais son bassin mort pour faire glisser le pantalon le long de ses jambes mortes, jusqu'à ses chevilles mortes où un accordéon se formerait que je devrais défaire en tirant une jambe du pantalon après l'autre, qu'elle m'oubliera le temps que je m'en sorte et se mettra la main entre les jambes, là où la touffe de poils roux cache des lèvres roses, rouvrira les yeux pour me voir me déshabiller à mon tour, qu'elle m'étreignait les reins lorsque je m'allongeai sur elle pour lui offrir ma jeune virilité...

J'essayais de nier, dans le silence de nos regards, je protestais mentalement, mentant, mais il me pénétrait l'esprit avec une force inaltérable. Je me défendais de mon mieux, concentrais sur cette tâche toute ma volonté sans effet et il était trop tard lorsque je me rendis compte que le fauteuil avait continué à rouler, de plus en plus vite, vers la fenêtre soudain ouverte. Déjà, basculant en arrière, éjectée du siège, elle tombait !

Je courus vers la nuit froide qui l'avait avalée.

En bas, elle gisait immobile sur la haie de thuyas. Les branches du cèdre grinçaient au-dessus de moi. Je sortis une corde du coffre à jouets et la nouai au butoir de métal pour descendre lui porter secours. J'enjambai le rebord et pendais déjà dans le vide lorsque le vieil homme bondit et d'un coup m'agrippa les bourses, d'une poigne ferme qui m'immobilisade douleur. Me retenant à peine, les

maines sciées par la corde, je levai la tête qu'il força immédiatement vers un membre court et poilu.

Que faire ? Elle était morte peut-être ! J'ouvris la bouche.

Il ne fut pas long à ... et profitant du répit je me laissai glisser jusqu'au sol, si vite que je m'écroulai et me heurtai la tête au pied du mur. Je n'y voyais plus clair. A tâtons, je cherchai le corps de mon amie, effleurant de la paume le sommet rêche de la haie, sans la trouver. Je m'affolais mais la vue me revint : elle n'était plus là !

J'entendis des rires : un petit cristallin, un gros rauque. A l'étage, illuminés par une lueur vacillante, je vis les deux visages hilares penchés vers moi : la trogne ridée et l'ovale clair côte à côte, joue contre joue, découvrant d'ignobles dents noires et de fins rangs de perles, dans une avalanche de hoquets moqueurs, d'arpèges sarcastiques. J'eus envie de vomir.

Dans la pénombre, derrière les rideaux, j'entendais les souffles calmes de ma sœur, de mon frère, de ma cousine. J'étais seul dans ma petite alcôve au milieu du dortoir. La veilleuse brillait sur la cheminée. Dehors, le vent faisait gémir le grand cèdre dont le bout d'une branche tapotait au carreau.

Sous la couette, entre mes jambes, mon pantalon de pyjama était mouillé d'une substance visqueuse et qui devenait froide. J'eus honte. Je joignis les mains sur ma poitrine et priai longtemps jusqu'à m'endormir.

Au matin, il me fallut décoller le tissu de ma peau.

IN

J'ai retrouvé il y a peu, par hasard, en fouillant (pour une toute autre raison qui n'a pas d'importance ici) dans les archives de ma première jeunesse, ces textes étranges.

Écrits entre ma dix-huitième et ma vingtième année, ils sont le fruit d'une imagination malade : horribles et odieux dans les moindres détails, je m'en rends compte, ce sont également de pures inventions, improvisées à la hâte.

Quoique d'un point de vue littéraire ils m'apparaissent aujourd'hui très limités – presque inexistants, précisément d'être à tel point exagérés, injustifiables, brouillons dépourvus de toute élégance morale ou esthétique – je n'y ai rien changé. Quel sens y aurait-il, des années plus tard, à tenter de les réécrire ? Je préfère les livrer tels quels au lecteur qui, s'il sait s'y pencher comme sur la simple trace, dans la boue, d'un cadavre décomposé, y pourra trouver quelque plaisir peut-être – ou au moins quelque intérêt documentaire.

Eugene, Oregon (États-Unis), le 9 avril 2009

Lettre à celui ou celle

Je hais les voyages et les explorateurs. L'insupportable fascination qu'ils exercent sur mes semblables s'apparente à mes yeux à celle du tube cathodique : divertir l'attention, se fuir, oublier son corps. Aussi les rares circonstances qui m'obligent à me déplacer de façon quelque peu conséquente sont-elles toujours l'occasion d'un regain de sauvagerie de ma part. Au moins serez-vous prévenus ; je vous convaincrai de me laisser tranquille.

Le sang est plus intime que le sperme. MORDEZ quelqu'un jusqu'au sang, sentez sa saveur métallique et douce, la caresse des gouttes qui vous ruissellent au visage : vous le possédez plus encore que du sexe, en êtes recouvert encore mieux que de semence et de chair. Vous pouvez aussi le faire saigner de l'anus – un bras musclé y suffit – déchirant plus encore l'éros par le sang.

Vous voyez où j'en arrive. Il y a deux jours, j'ai cédé au dernier moment aux incitations familiales et accepté de me rendre à la réunion annuelle dans ce fief ancestral, pourtant fort distant de chez moi. Je n'y étais pas allé depuis onze ans, à mon dégoût des voyages s'ajoutant celui des conversations polies, des sourires hypocrites. Je pris le train.

Déjà, les hordes bêlantes de touristes m'irritèrent. Dans mon compartiment, deux petites filles brunes titillaient un chien répugnant, sans troubler le sommeil de leur obèse mère mais bien ma tranquillité. Le wagon étant

bondé, je dus subir. Seul le fantasme de quelques incisions malignes à leurs cuisses me permit de garder mon calme.

Ensuite, il y eut le trajet en voiture avec les cousins venus me chercher à la gare. Je passe sur les détails. Tout le monde connaît cela. Qu'il me suffise de dire qu'au soir, assis à ma table dans la grande salle du château, j'étais dans un tel état d'énervement que tout autour de moi semblait hostile : les regards de mes voisins, les questions des domestiques (quel vin ? eau pétillante ou plate ?) et jusqu'aux murs d'une demeure pourtant connue mais en ce moment aussi étrangère qu'une hutte de cannibales tahitiens.

C'est alors que je vis paraître Amandine, ma petite cousine mutine. La dernière fois que j'étais venu, elle avait huit ans, moi vingt. Durant les trois semaines où nous avons cohabité, je l'avais violée chaque jour, accompagnant chaque éjaculation d'insultes et de menaces qui m'assuraient de son silence. Ma foi, elle se taisait, même pendant l'acte, ne pleurant qu'une fois le dernier jour, quand pour finir je l'avais sodomisée entièrement.

Elle était devenue horrible : toute grande, déformée d'excroissances qu'il me vint immédiatement à l'idée de couper. Blanche et parfumée, les traits comme affinés au pinceau, vêtue d'une robe prune et luisante, elle vint s'asseoir à côté de moi. Je ne pus que sourire, pensant à la fleur saignante de ses fesses, ce jour lointain où je l'avais laissée en larmes. Quels instincts elle avait éveillés en moi, cette vision angélique, comme elle m'avait habité depuis, à l'oubli des sévices

précédents et même de l'aspect de sa propriétaire ! Elle prit mon rictus pour un bonjour, engagea la conversation. Son sort était scellé.

Après le repas, je n'eus qu'à suggérer d'aller revoir la chapelle, recoin excentré du château où je la cachais autrefois, pour qu'elle m'y accompagnât de nouveau, allant jusqu'à me caresser l'entrejambe en montant l'escalier, dans un sourire qui découvrit ses dents. Ma foi, elle gisent sur le marbre à mes pieds, ses fines petites dents blanches. J'écris sur l'autel et sur les marches qui y mènent est son corps démantibulé. J'ai essayé de lui trancher un sein, mais le crucifix bien que pointu était un piètre instrument et le sein pend à moitié arraché, dans un fouillis de chair et de globules. Le moment le plus agréable a finalement été le premier, quand accroupi sous elle qui était debout – la garce avait voulu se faire lécher – j'ai mordu violemment sa vulve, m'inondant le visage, arrachant partie des lèvres et provoquant étonnamment sa surprise et un cri. Je dus l'estourbir vite pour n'être pas dérangé.

Je laisse ce témoignage en évidence, pour toi qui l'as trouvé. Débrouille-toi pour l'expliquer aux autres. Vous éviterez le scandale, je vous connais, et de m'inviter à l'avenir, j'ose l'espérer. Par ailleurs, vous trouverez le cadavre de la bonne dans la buanderie : je ne pouvais décemment pas la laisser partager le tableau funèbre de notre cousine (en aimâtes-vous l'arrangement ?). La gueuse était sortie de derrière un rideau en faisant son ménage. Je hais les voilages et les aspirateurs.

HR : Juillet 1925

Une fontaine circulaire, avec au centre un jet d'eau surélevé par une petite coupelle de bronze. Le rebord de pierre du bassin se perd dans les herbes touffues d'un jardin qui semble à l'abandon, avec ce qui devait être une haie de thuyas, du cœur de laquelle proviennent maintenant des fleurs sauvages, qui étalent voluptueusement leur corolle de pétales d'un rose cru et presque sanguin. Deux grands arbres au tronc brun et décharné s'élèvent en fond, pour joindre leurs feuillages en hauteur, formant comme une porte sur le ciel jaune et bleu du matin.

- Franchir cette porte, disait-elle, ce serait comme un viol. Quel droit avons-nous sur cette structure centenaire? Nous ne faisons que passer et notre admiration ou notre désir ne nous autorise pas à nous comporter en propriétaires envers cette vie qui nous précède et nous suit. Si je quittais mon mari, mon cher Rodolphe, vous me surprendriez un jour écartelée au sol, souffrant entre mes jambes comme ces arbres souffriraient si vous en franchissiez le seuil. Comprenez-moi bien, il ne s'agit là ni de mon désir, ni de votre séduction. Il n'est question que d'une heure et de l'éternité qui la suit. Ainsi, ce soir, vous partirez.

Il n'y avait rien à ajouter. La princesse avait parlé et mis fin à cette saison de pavaner et de rires où j'avais accroché mon espoir. Ce n'étaient pas tant le plaisir ou la séduction qui faisaient battre mon cœur, ni même la convoitise des richesses il est vrai infinies du principat de Becherov, mais plutôt un mélange

étrange d'ambition sociale – quoique je ne crus jamais pouvoir être autre chose pour elle qu'un favori, qu'un mignon qu'on perd un jour à la promenade – et d'idéalisme – car c'est de mon âme de poète aussi que je cherchais à pénétrer le corps souverain, image de beauté et de sainteté de tout un peuple, de la Becherovka.

Je l'ai installée dans ma voiture. Son foulard était peut-être un peu trop serré autour de son cou, mais elle avait vraiment fière allure, le bras à la fenêtre, les cheveux tombant sur les épaules. On m'ouvrit la grille du parc sans encombre : nous étions coutumiers de ce genre de promenade impromptue et cela se savait. La veille au soir, le prince m'avait même conseillé un itinéraire selon lui tout à fait charmant, vers un point de vue qui permettait d'embrasser du regard le château et la plaine en contrebas, l'industrielle région et ses cheminées d'usine le long du fleuve.

C'est par là que je me dirigeai, n'ayant pas encore d'idée précise quant à notre destination. La matinée prenait de l'ampleur, les couleurs de la végétation s'affirmaient, se faisaient plus charnues.

- Ravissante journée, dis-je à voix haute.

Elle était presque TROP silencieuse. J'allumai la radio et des notes de jazz s'écoulèrent à nos côtés. Je suivais la route qui montait en serpentant la colline. Parvenus au sommet, je m'arrêtai face au panorama.

- C'est sûr vous ne le regretterez pas?

J'aurais dû choisir une compagne plus causante, me dis-je en redémarrant la voiture. C'est que je prévoyais un long trajet. J'avais fait le plein d'essence le matin même et la cuisinière du château m'avait préparé *un pique-nique pour Madame* qui nous nourrirait bien trois ou quatre jours. Après, l'on verrait. Je n'avais même pas encore décidé où aller.

- Il serait temps de songer à notre parcours...

J'hésitais quand l'inspiration frappa.

- Je souhaiterais vous présenter à mes parents. Voulez-vous que nous allions les voir cet après-midi? Ils habitent un petit hameau à trois heures de route d'ici.

Hochait-elle la tête ou étaient-ce les cahots de la voiture sur le mauvais asphalté? Dans le doute je mis le cap vers l'est. Mes parents seraient ravis de la surprise.

Nous nous arrê tâmes pour déjeuner. J'étendis une couverture au pied d'un arbre et nous cassâmes la croûte comme des collégiens en vadrouille. Elle mangea peu et ce que je la poussai à ingurgiter, pour sa santé, sembla lui rester sur l'estomac. Une sorte de bave brune coulait à ses lèvres, que j'essuyais avec infiniment de respect et un mouchoir de baptiste. Je crois que l'émotion du départ la rendait malade.

Nous arrivâmes au milieu de l'après-midi. Mes parents habitaient – habitent toujours – à deux pas de l'ancienne église. Je portai la princesse jusque là, comme deux jeunes mariés s'appêtant à franchir le seuil de la demeure nuptiale. Pour leur faire la surprise, j'ouvris la porte sans bruit et descendis les quelques marches de pierre froide.

- Vous avez bien rigolé les filles ! Quel bordel là-dedans!

Les sagouines avaient semé leurs os aux quatre coins du caveau, on ne pouvait même plus lire l'inscription funéraire de Papa et Maman. Je déposai la princesse sur le tombeau massif, dénouai son foulard et, tout en le glissant négligemment dans ma poche, baisai son cou violacé.

- Voilà une nouvelle copine, girls ! Mais rangez un peu la prochaine fois !

- Au revoir princesse, murmurai-je à son oreille, il est l'heure qu'à votre requête j'obtempère. *Je reviendrai.*

Et grimpant les marches d'un bond, je claquai la porte et m'engouffrai dans la voiture, en route vers le principat de Slivovice.

Solitude

C'est à la nuit qu'Adèle se décida. Elle prit ses chaussures à la main et sauta au bas du mur. Il y avait un fossé parsemé de broussailles qui lui griffèrent les mollets. La terre était mouillée sous ses pieds nus : elle glissa plusieurs fois avant d'atteindre la route. Là, elle se rechaussa et le claquement de ses talons sur le bitume, alors qu'elle s'éloignait, était semblable au TIC

TAC d'une montre sur le bureau d'un écrivain.

Les réverbères oranges, des deux côtés de la route, lui donnaient deux ombres opposées qui changeaient de taille à mesure qu'elle marchait, entre lesquelles, plus diffuse, se dressait l'ombre que lui faisait la lune. *Ça pourrait être l'ombre d'un vampire qui me suit.* La nuit d'été était fraîche et la mer toute proche donnait à l'air un parfum d'iode et de sel. *Ou peut-être est-ce moi le vampire.* Un chien aboya qui la fit sursauter. Il continua d'aboyer bien après qu'elle eut passé la maison. *Après tout il n'y a personne d'autre.*

Elle approcha d'une maison toute éclairée d'où provenait de la musique. Par une fenêtre ouverte, elle aperçut des couples adolescents qui dansaient. L'un d'entre eux vint s'accouder à la fenêtre. Le garçon avait le bras posé sur l'épaule de la jeune fille et lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Gênée, Adèle allait s'éloigner lorsque la jeune fille l'interpella:

- Vous n'entrez pas ?

- Mais je vais à ...

- C'est mon anniversaire et j'invite qui je veux ! Allons venez danser.

Gustave dansera avec vous.

Le jeune homme – Gustave, donc – n'avait pas l'air enchanté à cette idée, mais curieusement Adèle eut envie d'accepter.

- Eh bien c'est d'accord.

- Sensass ! Je viens vous ouvrir.

Adèle se dirigea vers la porte d'entrée où apparut le visage de la jeune fille.

- Moi, c'est Justine !

- Adèle.

Elle lui fit deux bises joyeuses et lui prit la main pour entrer. La musique était bien plus forte qu'il n'y paraissait de l'extérieur et Adèle regretta de s'être laissée entraîner. Tous les jeunes gens fumaient. La plupart des garçons semblaient saouls. Mais Justine ne lui laissa pas le temps de changer d'avis et la poussa dans les bras de Gustave. Sans entrain, celui-ci la prit par la taille et commença de se dandiner. Son haleine puait le mauvais alcool et il ne savait assurément pas danser. Adèle cherchait Justine des yeux, dans l'espoir de lui refiler le fardeau et de s'en aller, mais Justine avait disparu. Deux longues minutes s'écoulèrent avant que la chanson ne prit fin. Alors seulement Justine revint avec deux verres en plastique.

- Vous sortez discuter avec moi ?

Elles plantèrent là Gustave qui demeura debout, le regard fixe et inexpressif, comme un chou-rave.

Adèle suivit Justine dans le jardin. Elle s'assirent derrière un buisson et posèrent leurs verres dans l'herbe devant elles.

- Vous savez quand je vous ai vue devant la maison je me suis dit que nous pourrions être amies.

- Vous êtes gentille mais je ne peux pas rester. Je dois aller à ...

- Ne me dites pas que je suis trop jeune, je suis très en avance sur mon âge ! Et il me semble que vous feriez mieux de rester avec moi.

- Je n'ai rien dit sur votre âge mais vous ne me connaissez pas et si je m'en allais maintenant vous m'auriez oubliée dans une heure. Vous seriez mieux avec Gustave.

- Gustave ce soir il m'ennuie. Mais si vous avez mieux à faire allez-vous en ! De toute manière je crois que je vais dormir ici.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, Justine s'allongea et posa sa tête au creux des jambes d'Adèle. Celle-ci la considéra un instant puis caressa sa joue.

Justine s'y connaissait plus en amour que son âge ne le permettait.

Au matin, Adèle fut réveillée par la chaleur du soleil. Justine dormait encore, à plat ventre sur l'herbe. Un filet de bave coulait au coin de sa bouche. Adèle se leva, enfila sa robe blanche maculée d'herbe et se dirigea vers la maison.

Tout le monde était parti, il ne restait aucune trace de la beuverie de la veille. Adèle cherchait la salle de bain et monta les escaliers sans faire de bruit. Elle poussa une porte et vit Gustave, assis à un large bureau, qui portait un épais peignoir orné de fleurs rouges et écrivait d'une main rapide.

- Bonjour Adèle.

Il n'avait pas levé la tête ni cessé d'écrire.

- Vous avez dormi dans le jardin ? Une chance qu'il n'ait pas plu.

Il paraissait beaucoup plus élégant que la veille, bien plus à l'aise. Devant lui s'étaient de nombreuses feuilles couvertes d'une écriture dense. Une montre ancienne était attachée à une fine chaîne d'argent qui serpentait sur le bureau. Il s'interrompit enfin et se tourna vers elle.

- Ne soyez pas gênée. Mais parents nous laissent la maison pour l'été, vous pouvez rester tant que vous voulez. Je pense que Justine ne verra pas d'inconvénient à vous prêter des vêtements. Sa chambre est en face de celle-ci. Prenez-y ce dont vous avez besoin, elle se lève toujours un peu tard, les lendemains de fête. Vous me donnerez aussi cette robe, que je la lave. Et la salle d'eau est au fond du couloir. Nous nous verrons plus tard, si vous permettez.

Adèle retira sa robe, la jeta sur une chaise et s'éloigna, sentant le regard de Gustave sur son dos nu. Au lieu de prendre une douche comme elle en avait l'intention, elle redescendit et s'allongea sur le canapé. Elle imagina un instant que Gustave descendait à sa suite et s'introduisait dans son corps, violemment. Puis

elle se leva, saisit dans la cuisine attenante un long couteau et, choisissant un cheveu à l'arrière de son crâne, le coupa et le mis dans sa bouche. Mâcha. Le fit longuement craquer sous ses dents avant de l'avalier.

Un grand apaisement la prit. Ses yeux se fermèrent.

Elle sursauta quand Justine lui toucha l'épaule. Justine souriait. Elle avait des brins d'herbe collés sur la joue. Son ventre était sale, et ses genoux. Ses seins pendaient comme deux masses molles et ridicules. Adèle lui planta le couteau dans le flanc puis dans le thorax, avec rage. Justine s'écroula tout de suite. Son visage n'exprimait aucune surprise. Du sang coulait des deux trous rouges.

Adèle remonta voir Gustave. Il avait terminé d'écrire.

- Allons, vous l'avez encore tuée. Je vois qu'il n'y a rien à faire de vous.

Posez ce couteau et mettez-vous à quatre pattes.

Il la prit comme elle le souhaitait, comme un animal.

Puis elle se releva, passa dans la chambre de Justine, choisit une robe et des chaussures à hauts talons et descendit dans le jardin.

Elle escalada le mur de pierre jaune, s'assit au sommet et, indécise, y attendit l'inspiration.

Le fils à Maman

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Étendu sous mes draps dans le noir, j’attendais que cesse le fracas dans la chambre voisine pour pouvoir m’endormir.

Presque chaque soir, c’était le même cérémonial. Avec Maman nous terminions de dîner lorsque le téléphone sonnait, elle répondait brièvement et lorsqu’elle avait raccroché me regardait en souriant. Je savais ce que cela signifiait. Je déposais mon assiette dans l’évier et allais faire ma toilette. J’entendais des bruits de vaisselle en traversant le couloir jusqu’à ma chambre et, une fois en pyjama, je me mettais au lit pour recevoir, peu après, le baiser maternel.

Ensuite, l’eau coulait dans la salle de bain puis les pas de Maman, saintement, lentement placés, résonnaient dans l’appartement jusqu’à ce que retentisse le carillon de l’entrée. J’entendais alors une ou plusieurs voix d’homme, le rire haut perché de Maman, des bruits de bouteilles et de verres. Au bout d’un moment, le son se déplaçait vers la chambre. C’étaient alors des cris, des objets heurtant les murs ou le sol, des claquements secs et des cliquetis métalliques dont l’origine m’échappait, puis toujours, à la fin (de longues minutes passaient, je surveillais l’heure sur mon réveil phosphorescent) de plus forts gémissements qui annonçaient l’issue.

Quelques minutes plus tard, en effet, la porte d'entrée claquait et Maman me rejoignait dans mon lit. Elle suait toujours, saignait parfois et j'aimais sentir son corps se coller contre moi. Ses seins gluants recouvraient mon visage, m'étouffaient presque. Elle s'endormait bientôt et souvent je sentais couler d'entre ses jambes, sur le drap ou sur moi, un liquide chaud et poisseux. Je luttais contre le sommeil tant que je pouvais : je savais qu'au matin je me réveillerais seul.

Un soir, il y a quelques semaines, elle ne vint pas. La porte avait claqué depuis longtemps, je savais que c'était fini. J'attendis d'abord patiemment, puis troublé je me levai. J'avais récemment pris l'habitude de me masturber doucement dans le noir avant, lorsqu'elle entraît sous la couette, de répandre sur elle les quelques gouttes de mon jeune sperme. Elle me caressait les cheveux en me baisant les lèvres, m'appelait son petit homme et nous nous endormions ensemble, dans la chaleur moite de nos deux corps unis.

Debout dans la chambre, ma petite trique à la main, j'allumai la lumière et guettaï un bruit qui me rassurât. Silences. Je sortis dans le couloir et marchai jusqu'à sa porte. Toujours pas un son. Hésitant, je poussai la poignée, entrouvris la porte et la vis immédiatement.

Agenouillée, la tête au sol, le dos cambré portant les marques du fouet qui traînait à terre, elle avait les fesses exposées haut dans la lumière des bougies. Des chaînes liaient ses poignets. De la bave coulait de sa bouche. Je l'entendis

murmurer : « Viens... » et m'approchai. Son vagin qu'on avait peint de bleu LUISAIT, aux poils perlaient des gouttes blanches. Ses yeux s'étaient fermés. Je m'agenouillai derrière elle et glissai mon zizi dans sa fente. Je jouis presque aussitôt.

Hagard, je me laissai tomber sur elle et l'entraînai au sol, son cul gisant de côté.

C'est alors que je vis le couteau sous son sein. Lit d'un fin ruisseau rouge, il entrouvrait la chair comme les lèvres du sexe que j'avais pénétré.

Je criai.

Elle demeura là plusieurs jours. Je ne savais qu'en faire. En rentrant de l'école, je venais m'asseoir près d'elle, par habitude. Puis la curiosité l'emportait. Des yeux puis des mains j'explorais, passionnément, tous les recoins d'un corps jusqu'alors connu nu dans le noir uniquement. Elle avait dans la raie des fesses, passé inaperçu dans l'émoi du premier soir, un serpent tatoué dont la découverte m'excita beaucoup. J'y frottais le bout de mon jeune gland, de haut en bas, de bas en haut, et finissais toujours par jouir sur elle, sur son flanc, dans ses cheveux et parfois sur son visage. Je n'osais pas renouveler la pénétration, que sa nouvelle posture rendait difficile.

Son corps se couvrit d'abord d'écailles de sperme séché puis devint gris, l'odeur insoutenable. Il fallait agir. J'ai appelé mon père. Je ne l'avais pour ainsi

dire jamais vu. Il était parti avant ma naissance, était venu deux fois me voir, restant peu. Son numéro était dans le carnet du téléphone. Il vint, ne dit presque rien, que j'aïlle dans ma chambre il s'occuperait de tout. Après, il me conduisit chez sa sœur.

Je dors avec mon cousin. Le soir, nous écoutons ses parents à travers la cloison et nous nous masturbons l'un l'autre. J'ai trouvé dans la cuisine un petit couteau semblable à celui dans ma mère.

Toujours, me coucher est un bonheur.